

Blood and Light
Tome 1 : Hate me, please !

Joh Harper

Blood and Light

Volume 1 : Hate me, please !

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1638-1

© Joh Harper

Johharper.fr

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre.

« Je pourrais être tout ce que je veux, qui je veux. Je pourrais être libre... dans un monde meilleur. Dans un autre univers, je suis peut-être un homme aimé avec une famille.

Heureux.

Tout ce que je ne suis pas en ce moment,

Tout ce que je ne suis plus... »

Curtis

« Et le voyageur dans le noir,

Te remercie de tes étincelles,

Comment pourrait-il voir son chemin

Si tu ne brillais pas ainsi ?

Brille, brille, petite étoile

Comme j'aimerais savoir qui tu es ! »

The Star- Jane Taylor

Chapitre 1



La nuit est tombée depuis longtemps, seuls quelques lampadaires éclairent la rue. Celui au-dessus de moi me laisse dans la pénombre. Appuyé contre le mur à l'angle, j'expire un souffle. Les mains dans les poches et le nez enfoncé dans mon pull à cause du froid mordant du mois de mars, je détaille les passants. Il y en a peu, ce qui me permet de faire le tri. Les clients versus les flics en planque. J'enfonçe ma capuche pour cacher un peu plus mon visage et baisse les yeux sur le trottoir. Je n'ai pas besoin de voir pour sentir un danger approcher. Je l'ai toujours su. Ma sœur appelle ça l'instinct, celle qui m'a donné la vie un cul de chanceux. Pour ma part, ça s'arrête à un don qui m'empêche de finir, au choix : poignardé, emprisonné ou emmaillotté dans un cercueil bon marché.

Un client approche. Je le sais grâce à sa démarche claudicante, sa respiration hachée, l'odeur de sa sueur qui irrite mes narines. Seuls les habitués, malgré la drogue qui circule dans leur sang, savent où je suis. Les autres ont un radar, un désespoir qui les mène droit à moi. Je partage leur misère,

mais, au lieu de la sniffer ou de me l'injecter, je la vends en petite dose.

Contrairement à eux, je n'ai pas choisi cette voie.

Je relève les yeux quand l'homme arrive à ma portée. Son manteau élimé ne le protège plus du vent, son tee-shirt autrefois blanc est presque noir et couvert de taches que je ne souhaite pas identifier. Son jean est troué, ses chaussures ne sont pas dans un meilleur état. Ses yeux injectés fixent le vide, comme si ses pieds avançaient alors que son cerveau est déjà focalisé sur sa prochaine dose. Je secoue la tête, désabusé.

— Mike, un jour cette merde vous tuera, lui dis-je en croisant les bras contre mon torse.

C'était notre voisin avant qu'on ne déménage. Comme je fréquentais le même lycée que sa fille, il m'emmenait aussi, il était toujours de bonne humeur, prêt à tendre la main à son prochain. J'ai vu sa chute. Identique à celle de ceux qui vivent ici, à Détroit. Employé dans une célèbre usine automobile, il a tout perdu du jour au lendemain. Personne ne lui a tendu la main. Les banques se sont fait une joie de saisir le peu de biens qui lui restaient. Sa femme a pris ses affaires, les enfants, et a claqué la porte de la maison avant qu'ils ne finissent tous à la rue. Mike, par désespoir ou orgueil, a résisté et n'a quitté la maison qu'au moment où les forces de l'ordre l'ont délogé de force. Voilà le chemin, voilà le résultat. Un homme sans rien, sans espoir. Sans vie. Je suis comme lui, mais j'ai encore de la famille contrairement à lui.

Mike se frotte nerveusement les bras, ses jambes tremblent. Il fourrage dans ses cheveux.

— Vous avez ce qu’il faut cette fois ? lui demandé-je.

D’une main tremblante, il sort quelques billets puis me les tend. Je les compte rapidement et lui donne sa dose. Ses yeux s’agrandissent d’excitation en la voyant. Il y a plusieurs jours, il a tenté de négocier pour que je lui donne une dose en avance. Il y a eu des cris, mais il a rapidement compris que je ne changerai pas d’avis. Pas de cash, pas de dose.

— Merci, mon grand, s’extasie-t-il.

Je ne réponds rien. Mike s’empresse de faire demi-tour. Je sais que dès qu’il trouvera une ruelle tranquille, il s’injectera sa dose. Je serre les dents pour ne pas le rattraper et l’en empêcher parce qu’il me rappelle qui j’étais. La première fois que j’ai essayé de dissuader un client, ça m’a valu un petit tour chez le doc clandestin du coin.

Plus que deux sachets à vendre et je pourrais rentrer chez moi. Je reprends ma posture et ferme les yeux. Je rêve d’une seule chose, me coucher. Un rictus se forme sur mes lèvres. Dès que je franchirai le seuil de la maison, j’affronterai une vraie tornade. Je me frotte le front, déjà las. Je resserre ma veste autour de moi et m’appuie un peu plus contre le mur. Encore un peu et je passerai pour un homme à la rue. À la rue de son destin.

Des pas pressants, un souffle erratique, la peur étouffante. D’autres pas suivent, plus lourds, presque grivois. J’ouvre les yeux et découvre une femme, l’air apeuré, suivie par un homme. Je penche la tête sur le côté, certain de l’avoir déjà vue dans le quartier. Elle serre son sac contre sa poitrine et

accélère un peu plus. Je jette un coup d'œil par-dessus son épaule. L'homme patibulaire marche derrière elle, presque détendu, mais son attitude prouve le contraire. C'est un prédateur prêt à se jeter sur sa proie. Ou peut-être que je me trompe. Je laisse les ombres m'inspirer un peu plus. La nana me dépasse sans me voir. Son parfum subtil, mais agréable, titille mes sens. Je la regarde s'éloigner, pensif. Elle ne peut pas être du coin. Ses vêtements sont trop classe pour que ça soit le cas. À l'instar de la femme, l'homme ne me voit pas, trop focalisé sur sa cible. Je referme les yeux et soupire. J'ai arpenté ces rues tellement de fois que je sais combien de pas il y a jusqu'à la prochaine ruelle, elle y sera bientôt. Il n'aura qu'à la pousser pour l'y coincer. Personne n'interviendra parce qu'il l'empêchera d'ouvrir la bouche. Couteau ou flingue, je me demande quelle sera son arme de prédilection. Je me mets en marche, mes pas sont légers. Une véritable danseuse sur le bitume craquelé. Devant moi se joue la scène comme je l'avais imaginée.

J'entre dans la ruelle, l'homme a eu le temps de la clouer au sol et plaque sa main crasseuse sur sa bouche. Je l'attrape et l'envoie percuter le mur.

— Hé, espèce de...

Ses mots se meurent quand il me reconnaît. Il lève les mains en l'air.

— Merde, Curtis ! s'exclame-t-il, apeuré.

Je penche la tête sur le côté. Je m'accroupis devant lui et sors, très lentement, le couteau de l'étui fixé à ma ceinture. Je joue négligemment avec la pointe tandis que la sueur recouvre son visage sale.

— Tu sais donc qui je suis. Tu penses que je devrais faire quoi avec ça ? lui demandé-je en levant mon arme.

Je ne suis pas une légende, mais les malfrats du quartier savent qu'il ne faut pas me titiller. J'ai appris à me défendre, à laisser mon empreinte s'il le faut. Le minable devant moi est à deux doigts de se pisser dessus. J'entends des pas dans mon dos. Je ne me retourne pas. Trop léger pour que ce soit un homme, pas assez furtif pour être une attaque. Elle n'a pas pris ses jambes à son cou comme je l'espérais. Je reporte mon attention sur le déchet devant moi.

— Je t'en prie, Curtis, ne fais pas ça, dit-il, la voix tremblante.

Son regard se fait suppliant, je goûte pratiquement sa peur sur ma langue. Il tente de reculer encore, mais il se rend rapidement compte qu'il ne pourra aller nulle part.

— C'est drôle de t'entendre supplier maintenant, réponds-je, très calme.

Je m'approche dangereusement de lui, la pointe de mon couteau joue avec le tissu de son pantalon. Le bruit de la déchirure résonne dans la ruelle. Un sourire sadique ourle mes lèvres quand je vois l'entaille sur sa cuisse. Il ne bouge pas, terrorisé sa vessie le lâche. Je me redresse, écœuré.

— Dégage avant que je change d'avis, déclaré-je en essuyant ma lame sur son manteau.

Il ne se fait pas prier pour prendre ses jambes à son cou. Je sors à mon tour de la ruelle, dépasse la femme sans la regarder et secoue mes épaules pour tenter d'évacuer la tension. J'aurais dû le planter comme j'en rêvais au lieu de jouer avec lui. C'est

typiquement le genre de mec qui ne me fait pas regretter de pouvoir m'amuser avec lui si l'envie me prend. Je suis presque heureux que mon âme soit déjà souillée. Les mains dans les poches, je me dirige vers chez moi. Tant pis pour les dernières doses, je ferai une halte à ma planque pour les déposer. Quand je dois donner ma recette tous les deux trois jours, c'est à un homme de main, dans un lieu loin d'ici, jamais le même. Parfois, c'est une maison abandonnée, une ruelle sombre dans le centre-ville animé, mais jamais je ne les ai amenés jusqu'à ma planque. Comme les zones où je deale pour ne pas me mettre à dos d'autres dealer ou gang, tout est organisé.

— Attends ! crie une voix dans mon dos.

Je serre les mâchoires et continue sans me retourner. Elle attrape mon bras et tente de m'arrêter, mais peinant à le faire elle décide de me barrer la route. Ce sont ses yeux que je remarque en premier. Bleu électrique. C'est la première fois que j'en vois de si beaux... Ses cheveux blonds encadrent un regard trop sage, sa candeur pue les emmerdes à tous les niveaux. Je lui jette un regard froid.

— Quoi ? soupiré-je.

D'abord décontenancée, elle redresse le menton.

— Je voulais seulement te remercier.

— Voilà, c'est fait. Maintenant, rentre chez toi, tu ne devrais pas être seule aussi tard, dis-je d'un ton plus doux. Personne ne te sauvera une seconde fois.

— Je n'ai besoin de personne pour ça, rétorque-t-elle en croisant les bras contre sa poitrine, les yeux baissés.

Je secoue la tête, les lèvres pincées.

— Tant mieux pour toi, mais tu ne devrais tout de même pas prendre ce risque.

— Ce n'est pas comme si je tenais une pancarte au-dessus de ma tête avec pour slogan « non veut dire oui », lâche-t-elle, le regard foudroyant, les poings serrés.

— Ce genre de mec se moque de ton consentement. Peu importe comment tu es habillée, peu importe que tu hurles « non », il essaiera tout de même.

— C'est plus un déchet de l'humanité qu'un homme, selon moi, réplique-t-elle, écœurée.

— Peut-être que je le suis aussi, murmuré-je en la regardant droit dans les yeux.

Elle me détaille longuement, ses paupières se plissent. Mon corps se crispe, je m'apprête à lui dire une nouvelle fois de rentrer chez elle, mais elle me prend de court.

— Je ne crois pas. Encore merci, chuchote-t-elle avant de me prendre dans ses bras.

Puis elle s'enfuit à toutes jambes. Les bras ballants, je la regarde s'arrêter au bout de la rue et ouvrir le portail d'une maison en mauvais état. Comme toutes celles du quartier. Un chien aboie et se jette à ses pieds, elle se penche pour le caresser avant de rentrer à l'intérieur de la maison. Je n'aurais pu imaginer qu'elle habitait si près. Je secoue la tête et me détourne pour rentrer chez moi où un tas d'emmerdes m'attendent. Je n'ai pas le temps à perdre avec une femme trop douce pour son bien.
